



EN APARTÉ
Fascisme et sadomasochisme
Page F 2



ESSAI
Le Tibet et l'énergie
de la révolte
Page F 6

CAHIER
F

LIVRES

C'est une décennie phare, une période à laquelle on ne cesse de se référer. On lui attribue les grands idéaux qui ont marqué le Québec jusqu'à aujourd'hui: «Maîtres chez nous», l'indépendance du Québec, la défense de la langue française, la laïcisation et la démocratisation du système scolaire, l'assurance-hospitalisation, sans parler de l'émancipation des femmes. C'est aussi l'époque de la montée du FLQ, qui culmine avec la Crise d'octobre, à la fin de la décennie. Plus de quarante ans après la Révolution tranquille, Jacques Lacoursière revient sur cette époque intense dans le cinquième tome de sa série sur l'histoire populaire du Québec, publié aux Éditions du Septentrion, qui porte sur les années 1960 à 1970.

CAROLINE MONTPETIT

D'entrée de jeu, l'historien tente de remettre les pendules à l'heure. Plusieurs idées qui ont fleuri durant la Révolution tranquille avaient fait leur nid au Québec dans les décennies qui l'ont précédée. L'idée de l'indépendance du Québec, par exemple, était présente dès les années 1920 dans une revue dirigée par le chanoine Lionel Groulx et déjà, sous Duplessis, on tentait d'empêcher l'intrusion du gouvernement fédéral dans le financement des universités, qui était considéré comme une compétence provinciale. «Pour moi, dit-il, la table était mise en 1960. On ne peut pas expliquer qu'il y ait eu autant de changements, aussi rapidement, sans que les mentalités aient été prêtes.»

Déjà, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, les Canadiens français qui reviennent du front européen font souffler un vent d'ailleurs sur le Québec. En 1952, l'avènement de la télévision bouscule les traditions dans les chaumières. Dans les années 50, la revue *Cité libre*, fondée par Pierre Elliott Trudeau et Gérard Pelletier, fait circuler de nouvelles idées.

Mais comme c'est souvent le cas en histoire, on réexamine aujourd'hui la décennie 60-70 à la lumière des préoccupations contemporaines.

Ainsi, Lacoursière a intégré à sa chronique des années 60 un chapitre sur les autochtones et un autre sur l'immigration.

«Le but de l'histoire est d'expliquer le présent, dit-il. Comme, actuellement, on a des problèmes ou des préoccupations face à l'immigration et face à l'avenir des autochtones et de leurs revendications, c'était normal qu'on recule dans le passé. J'aurais dû le faire avant, dès le quatrième tome. Dans ce quatrième tome, j'étais beaucoup trop centré sur la politique, pas assez sur les problèmes autres: l'évolution de la famille, de la femme, l'évolution générale de la population.»

Parmi les tournants les plus marquants pris par le Québec dans les années 60, l'auteur cite la réforme de l'éducation et «la prise de conscience par les Québécois qu'ils pouvaient être bons en affaires, notamment à travers la nationalisation de l'électricité».

Ébullition politique

Reste que la décennie en question demeure une période largement marquée par la politique. Après l'élection de l'«équipe du tonnerre» de Jean Lesage, qui prend le pouvoir avec son cortège de réformes, la montée de l'idée de l'indépendance donne lieu à une véritable explosion des mouvements et partis politiques, dont le Mouvement-Souveraineté-Association, mené par un René Lévesque démissionnaire du Parti libéral du Québec, le Rassemblement pour l'indépendance nationale, de Marcel Chaput et Pierre Bourgault, et enfin le Parti québécois.

À partir des années 1960 il y aura toujours des mouvements structurés qui feront la promotion de l'in-

dépendance du Québec, dit Lacoursière. A cette époque aussi, des dizaines de pays font leur indépendance. Dans cette effervescence, qui se déploie parallèlement à la montée de la violence felquistique, le «Vive le Québec libre!» lancé par le général Charles de Gaulle devant une foule en liesse, lors d'une visite à Montréal en 1967, a l'effet d'une bombe politique.

En entrevue, Lacoursière ajoute que plusieurs hommes politiques de cette époque, dont René Lévesque, auraient trouvé une caution de l'idée de l'indépendance dans cette déclaration publique du président de la France. Il précise d'ailleurs que le geste du général de Gaulle n'était pas spontané, comme le démontre une correspondance, mais bien une intervention politique planifiée et réfléchie.

Pourquoi, alors, malgré le passage des ans, l'indépendance du Québec n'est-elle toujours pas faite? En entrevue, l'historien dit ne pouvoir proposer que des interprétations psychanalytiques. Il suggère par exemple que les Québécois, qui sont à l'aise partout, tant en Californie qu'au Mexique ou en Floride, n'ont pas envie d'ériger de frontières autour d'eux. Lorsqu'on lui demande si lui-même croit toujours l'indépendance possible, il entonne avec un brin d'ironie la chanson de Raymond Lé-

vesque: «Quand les hommes vivront d'amour, il n'y aura plus de misère, mais nous, nous serons morts mon frère.»

Aujourd'hui, croit-il, les Québécois ne vivent pas dans des conditions qui pourraient justifier une prise de position qui irait jusqu'à l'indépendance du Québec. «Plusieurs personnes ont établi des comparaisons avec le Kosovo, mais le Québec n'est pas du tout dans la même situation que le Kosovo. Les Kosovars ont connu la guerre, la misère, et la minorité serbe y est très importante et très revendicatrice. Ce n'est pas le même climat qui existe au Québec», ajoute-t-il, précisant qu'il y a une différence entre «espérer» et «croire». Selon lui, c'est en 1992, après l'échec de l'Accord de Charlottetown, que Robert Bourassa aurait eu la possibilité de faire l'indépendance du Québec. Mais cela, ce sera la matière d'un autre tome de l'histoire populaire...

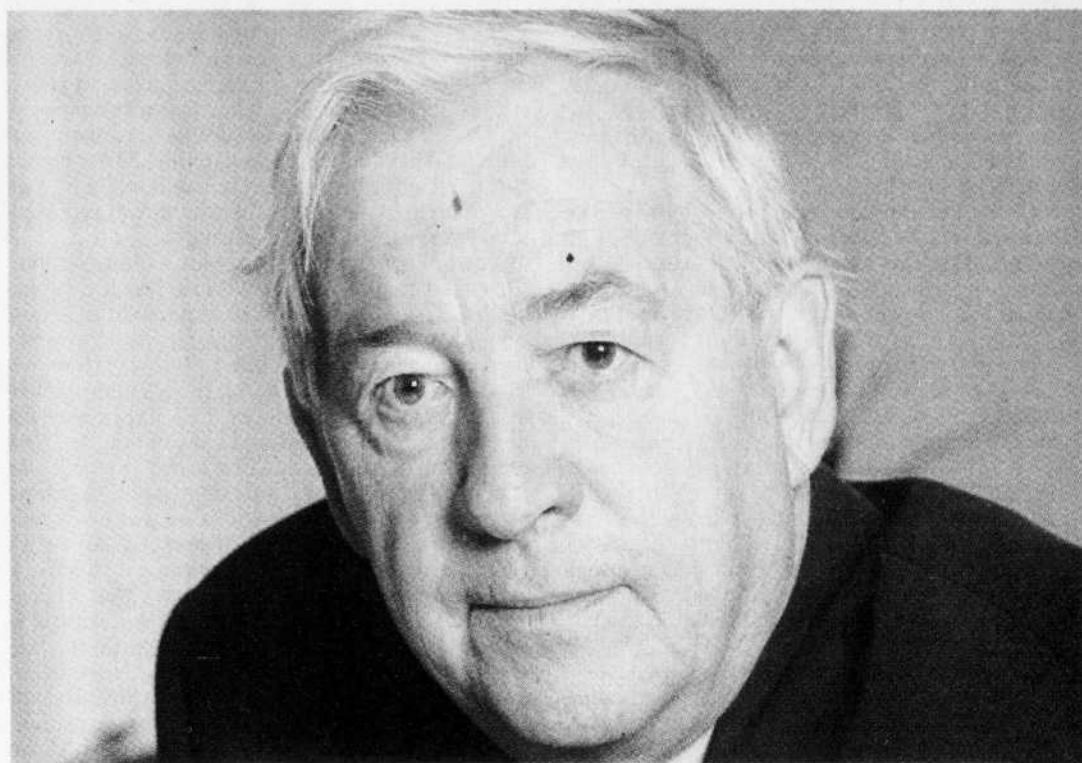
L'étude de la Crise d'octobre, quant à elle, n'est pas un sujet nouveau pour Lacoursière, qui y a déjà consacré un livre de quelque 500 pages.

«Vous avez remarqué que je ne parle jamais de l'assassinat de Pierre Laporte, je parle de mort ou de décès, dit-il. Je me pose beaucoup de questions sur la fin de Pierre Laporte, quoi qu'en disent les membres de la cellule Chénier. Simard a dit qu'il l'avait vraiment tué, ce dont je ne suis pas sûr.»

Pourtant, la thèse de l'accident n'est abordée que très brièvement dans ce tome de l'*Histoire populaire du Québec*, une histoire qui s'adresse au grand public et qui propose une chronologie détaillée des événements.

«Dans mes livres, dit-il, il n'y a pas de notes en bas de page, pas de mots ultrasavants qui obligerait les gens à se référer à un dictionnaire. Je raconte l'histoire, le passé. J'essaie de lui redonner vie. Je veux que mes livres s'adressent au plus grand nombre possible.»

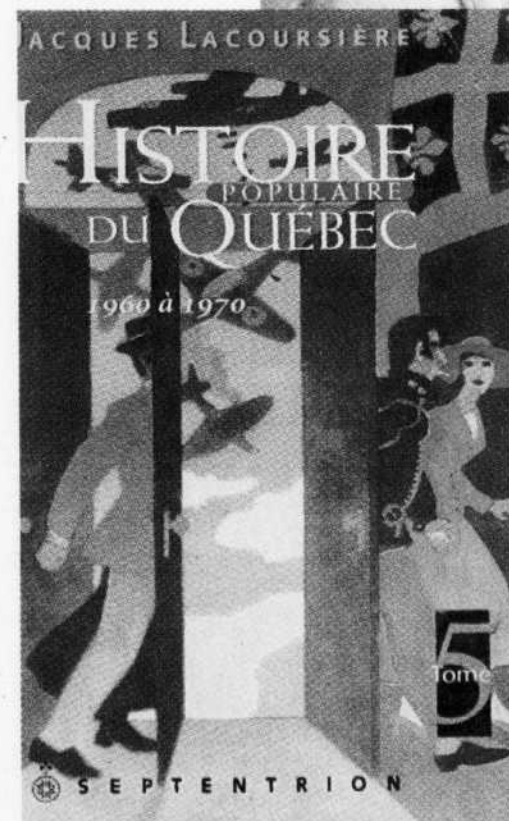
Le Devoir



Cinquième tome de l'*Histoire populaire du Québec*

1960 à 1970:

les années lumière de Jacques Lacoursière



HISTOIRE POPULAIRE
DU QUÉBEC, 1960 À 1970

Jacques Lacoursière
Éditions du Septentrion
Montréal, 2008, 460 pages

L'État s'affirme

Le monde du travail en

Un Québec en devenir

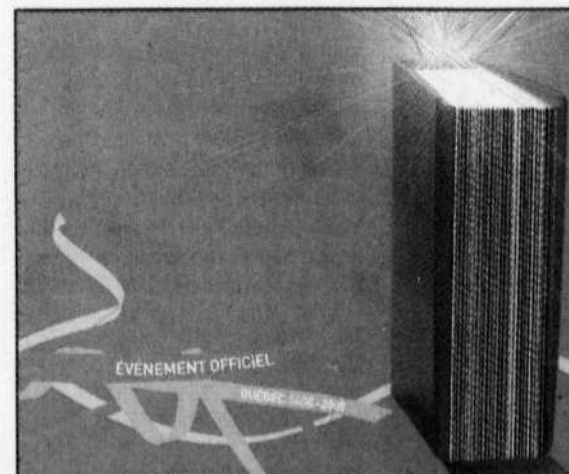
Le Québec se laïcise

REMY BOILY

«On ne peut pas
expliquer qu'il y ait eu
autant de changements,
aussi rapidement,
sans que les mentalités
aient été prêtes»

Salon international
du livre de Québec
Lire sans frontières: la francophonie

16 au 20 avril 2008
Centre des congrès de Québec
www.silq.org



VILLE DE QUÉBEC
Desjardins

Canada Council
for the Arts

106.3 FM
PREMIÈRE CHAÎNE
Québec

leSoleil

la Francophonie

France Québec

2008 MEDIA

LIVRES

EN APARTÉ

Sadomasochisme et fascisme



Jean-François Nadeau

Il existe un lien évident entre le sadomasochisme et le fascisme. Quelqu'un comme Pier Paolo Pasolini l'avait bien sûr compris, mettant en scène, dans *Salo ou les 120 journées de Sodome*, la chute du régime mussolinien dans un théâtre sexuel. Le sens du costume, des rôles et du drame est présent à la fois dans le fascisme et dans les pratiques sadomasochistes. Il n'est d'ailleurs pas étonnant de voir que plusieurs accessoires du monde nazi — les bottes, les uniformes, les cravaches, le cuir, les insignes de fer — ont vite été associés, à des degrés divers, à ces pratiques sexuelles hors normes.

Mais il est évident que tous les amateurs de pratiques sadomasochistes ne sont pas des nazis en puissance. Dans la communauté homosexuelle, par exemple, où ces expériences sont plus avouées, on imagine mal que cet intérêt puisse être associé à une adhésion pour les idées d'un régime qui condamnerait à mort les gais. On ne voit pas, bien sûr, comment quelqu'un comme Michel Foucault, fervent adepte de ces expériences-limites, pourrait être considéré comme un personnage d'extrême droite. Or il en va de même pour la plupart des hommes et des femmes qui fréquentent de par le monde des donjons de cartons-pâtes en quête de la libération d'une énergie sexuelle refoulée. Si les sadomasochistes mettent souvent en scène des déclinaisons d'univers concentrationnaires, ils n'ont néanmoins très souvent qu'une bien vague idée du caractère fasciste de ces représentations.

Ces rapports entre la sexualité et le fascisme se compliquent quelque peu dès lors qu'il est question d'un Britannique archimillionnaire du nom de Max Rufus Mosley, grand patron de la course automobile

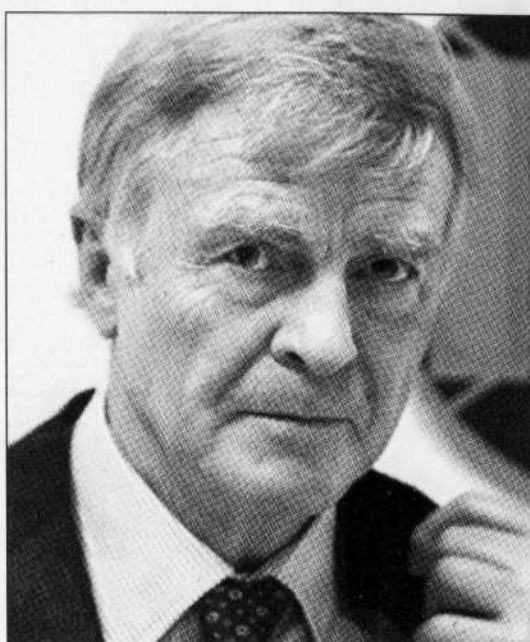
et fils du leader d'extrême droite Oswald Mosley.

Max Mosley a été filmé la semaine dernière, probablement à son insu, dans un chic bordel londonien où des jeux de rôles inspirés du nazisme le conduisaient à s'exprimer en allemand dans des mises en scène où ses fantasmes de pouvoir prenaient toute leur mesure.

Mais quelle différence entre ces pratiques de Max Mosley et celles d'un gros avocat d'ici qui traverse son plaisir dans un donjon de Saint-Bruno? Ce sont les gènes du père qui, dans la balance du jugement public, pèsent ici en défaveur de Mosley. Comme si l'héritage supposé d'un père fasciste, révélé ainsi à la face du monde par une perversion sexuelle, se manifestait intimement dans le corps même du fils.

On ne naît pas fasciste. On le devient. Les dérivés du fascisme devraient au moins nous avoir appris que les explications fondées sur des raisonnements en termes de lignées ou de race ne prouvent jamais rien. Hitler ou Mussolini, conduits dès leur plus jeune âge sur d'autres rails intellectuels, auraient très bien pu devenir de gentils garçons, l'un mauvais peintre, l'autre journaliste minable, mais tout de même heureux de vivre sans pour autant représenter une menace pour la vie les autres.

Dans la course de la vie, tout n'était pas joué d'avance non plus pour sir Oswald Mosley, le plus célèbre leader fasciste de tout l'Empire britannique. Après avoir fait de la politique chez les conservateurs, puis chez les travaillistes, Mosley père se passionne pour les théories économiques interventionnistes de Keynes. Au début de 1932, il voyage en Italie et rencontre Mussolini. La façon dont le Duce préside aux destinées de l'Etat italien le séduit. «Le fascisme a non seulement produit un nouveau système de gouvernement, mais aussi un nouveau type d'hommes qui diffèrent des politiciens d'antan autant que s'ils venaient d'une autre planète», écrit-il à la suite de son séjour. Il fonde alors, avec des amis et d'anciens membres d'organisations fascistes, la British Union of Fascists, comme le rappelle Jan Dalley dans *Un fascisme anglais* (Éditions Autrement). Le mouvement est soutenu à ses débuts par quelques personnalités, dont l'écrivain George Bernard Shaw. Les chemises noires de la British Union



ERIC GAILLARD REUTERS

Max Rufus Mosley, grand patron de la course automobile et fils du leader d'extrême droite Oswald Mosley

of Fascists connaissent un très vif succès. Au Canada, Mosley sert de modèle au Parti national social chrétien d'Adrien Arcand, lui aussi favorable à la défense de l'Empire britannique et de la monarchie dans une perspective fasciste.

Son deuxième fils, Max Mosley, doit-il être assimilé aussi à une sorte de monstre sur la seule base du fait que, dans ses ébats sexuels, il aime se faire insulter en allemand dans des jeux où le théâtre de la répression est envisagé comme un vif stimulant sexuel?

Que penser alors de Nicolas Mosley, autre rejeton du leader fasciste, qui est un écrivain célèbre, publié en français notamment chez Gallimard, et qui a travaillé de près avec Harold Pinter? Comme son père fasciste, Nicolas Mosley aime la lecture de

l'œuvre de Proust. Comment être antisémite comme Mosley père et aimer comme son fils, qui ne l'est pas, un écrivain juif célèbre? On le sait, les pères ne sont pas toujours clairs et catégoriques lorsqu'il est question d'idéologie. Et encore moins lorsqu'il est question de sexualité.

Il n'y avait pas à filmer les expériences sexuelles de Max Mosley dans un bordel sadomasochiste pour parler à son sujet des métaphores modernes du fascisme. Après tout, beaucoup des jeux de pouvoir mis en scène dans ses expériences sexuelles limites sont aussi présentes dans l'univers des courses de Formule 1 dont il est un promoteur majeur depuis des décennies.

Loin d'être un sport, la Formule 1 est en effet d'abord et avant tout une grande célébration théâtralisée qui sanctifie la volonté de puissance dans une quête sans cesse renouvelée d'un être-machine toujours plus performant. Tout cela, qui n'est que métal hurlant, est par ailleurs érotisé jusqu'au délire. Et comme dans les jeux de rôles du sadomasochisme, cette érotisation du couple homme-automobile obéit à des formes rigides pré-établies de dominés et de dominants, où la femme n'est au mieux qu'un accessoire. En course automobile, il y a d'un côté les éternels battus et, de l'autre, ceux qui appartiennent à la race des champions de l'acier. Les gagnants glorifient un culte de l'automobile comme si moteur et pistons constituaient le cœur chaud d'un dieu sans âme dans un monde où tous les coups sont permis au nom de la vitesse et du triomphe de l'acier.

Dans la Formule 1, on réinvente en fait, sous forme de fétiche moderne, un vieux rêve de puissance technique déjà mis en avant dans l'idéologie fasciste. L'automobile se trouve en effet au cœur de l'esthétique fasciste de la puissance. Le poète Marinetti, chantre du régime du Duce, soutient même qu'«une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la Victoire de Samothrace». La Formule 1 est ainsi à situer moins loin qu'il n'y paraît des jeux de domination qui s'expriment dans les pseudo-donjons des sadomasochistes.

jfnadeau@ledevoir.com

EN BREF

L'ailleurs, thème d'une 36^e rencontre d'écrivains

La 36^e Rencontre internationale des écrivains du Québec à Montréal, du 24 au 27 avril 2008, se déroulera sur le thème de l'ailleurs. Elle s'ouvrira par une conférence publique d'Alberto Manguel, à la Grande Bibliothèque du Québec. Le 25 avril, la journée débutera avec un exposé de Marie-Claire Blais, suivi d'une lecture publique. La rencontre, qui regroupe des écrivains de différents horizons, est dirigée par la poétesse Nicole Brossard. La conférence d'Alberto Manguel et la lecture publique du 25 avril sont ouvertes au grand public. — *Le Devoir*

Jean Pierre Girard et Anne-Marie Saint-Onge André, créent des liens fragiles entre des gens qui trop souvent s'ignorent et livrent une belle promesse de collaborations possibles. On y retrouve, entre autres signatures, celles de Louis Hamelin, de Jean Désy, de José Acquelin, de Rita Mestokosho, de Roméo Saganash, de Robert Seven-Crows et de Guy Sioui-Durand. — *Le Devoir*

Un prix pour Madeleine Gagnon

L'écrivaine Madeleine Gagnon a remporté le Prix spécial de poésie du Concours international Ronald-Gasparic 2008 pour la qualité de son œuvre poétique, pour son engagement à défendre la liberté d'expression sous toutes ses formes, et pour sa foi en la dignité humaine et pour sa révolte contre toutes les iniquités de ce monde. La douzième édition du Concours international de poésie Ronald-Gasparic s'est déroulée dans la ville de Lassy, en Roumanie. — *Le Devoir*

JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Madeleine Gagnon

Échange de correspondance autochtone-québécoise

Les Éditions Mémoire d'encrier publient un échange de correspondance entre des auteurs québécois et des auteurs autochtones. *Aimititau! Parlons-nous!* propose des textes rassemblés et présentés par Laure Morali. On y parle de la pluie, du beau temps, d'humanité, d'histoire et beaucoup de territoire, ce territoire que nous habitons souvent sans vraiment le connaître, sans connaître non plus les autres peuples qui l'habitent. Des textes parfois écorchés mais aussi plein d'espoir, de l'espoir que l'on porte simplement à vivre. Ces «premiers contacts», comme l'écrivait joliment deux épistoliers,

Bibliothèque et Archives nationales du Québec vous donne rendez-vous aux

Midis littéraires de la Grande Bibliothèque

Rencontre avec l'écrivaine Louise Dupré animée par Aline Apostolska

Louise Dupré, poète, dramaturge, romancière, critique et professeure de littérature au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal.

Les Midis littéraires de la Grande Bibliothèque, une série de conversations avec des écrivains d'ici et d'ailleurs.

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque le jeudi 10 avril 2008 de 12 h 30 à 14 h

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
Métro Berri-UQAM
Renseignements : 514 873-1100 ou 1 800 363-9028

Entrée libre

www.banq.qc.ca

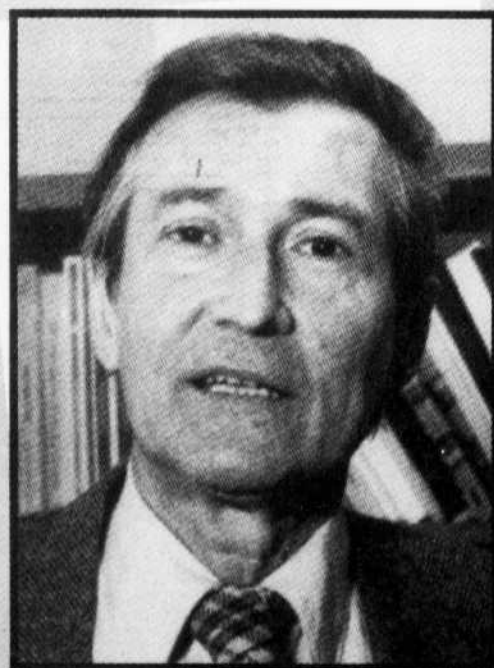
Bibliothèque et Archives nationales Québec

Prix régulier 220 \$ • PRIX DE SOUSCRIPTION 190 \$ jusqu'au 8 mai 2008

Le coffret des 5 tomes (plus de 3600 pages) • ISBN 978-2-7637-8712-1

Œuvres complètes de Fernand Dumont

TEXTES DE PRÉSENTATION DE JACQUES BEAUCHEMIN, SERGE CANTIN, FRANÇOIS DUMONT, JULIEN GOYETTE, FERNAND HARVEY, PIERRE LUCIER



EN LIBRAIRIE LE 7 MAI 2008

Réserver maintenant un coffret chez votre libraire ou chez l'éditeur www.pulaval.com

Nous avons décidé, tant par fidélité à Fernand Dumont que par respect pour son œuvre, sinon pour la notion d'œuvre elle-même, d'obéir à «la morale de l'essentiel», en adoptant une double méthode de non-intervention textuelle et de délimitation stricte des territoires. En clair, cela signifie que les commentaires sur l'œuvre se limitent au contenu de l'introduction générale et des textes de présentation de chacun des cinq volumes que compose cette édition, dont l'architecture reprend la division thématique établie par Dumont. Il ne s'agit donc pas d'une édition critique, mais plutôt d'une édition de lecteurs, c'est-à-dire d'une réédition, revue et corrigée de manière à en rendre le texte aussi exact et définitif que possible, de tous les ouvrages publiés du vivant de Dumont, auxquels s'ajoute bien entendu *Récit d'une émigration*, son autobiographie publiée quelques mois à peine après sa mort, et que nous avons incorporée au cinquième et dernier tome. La seule entorse à ce principe d'édition concerne le texte «Essor et déclin du Canada français», dont nous avons estimé qu'il avait sa place dans le troisième tome, immédiatement, et pour cause, après *Genèse de la société québécoise*. Paru en 1997 dans la revue *Recherches sociographiques*, ce texte constitue en effet le premier chapitre, le seul que Dumont ait eu le temps de rédiger avant sa mort, de l'ouvrage qui, sous le titre *L'avènement du Québec contemporain*, se voulait la suite de *Genèse de la société québécoise*.

C'est cet ensemble qui forme l'œuvre de Fernand Dumont, telle que lui-même l'a conçue et telle que nous la présentons ici, en en respectant l'ordre thématique, à savoir : *Philosophie et science de la culture* (tomes I et II) ; *Études québécoises* (tome III) ; *Études religieuses* (tome IV) ; *Poésie et Mémoires* (tome V).

Les textes de présentation de chacun des cinq tomes visent à mettre les ouvrages regroupés en perspective, aussi bien en fonction de l'époque de leur première publication et du développement de l'œuvre dans son ensemble que par rapport aux divers disciplines ou domaines concernés.

On trouvera, à la fin de chaque tome, un index thématique et un index onomastique relatifs au tome en question. Un index général des termes dumontiens et un index onomastique général accompagnent le cinquième volume.

Avant-propos (extraits)
Le comité d'éditionOlivieri
librairie • bistroOlivieri
Au cœur de la littérature

CRILCQ

Lundi 7 avril
à 19 h 005219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303

Dans le cadre des Rencontres du CRILCQ

Causerie avec

Louise Warren
Je suis de ce monde

Louise Warren a publié plusieurs recueils de poésie aux éditions de l'Hexagone dont *Une pierre sur une pierre* (2006) ainsi que des essais portant sur l'expérience de la création et de l'œuvre d'art. Vient de paraître le dernier livre de sa trilogie des Archives : *La forme et le deuil. Archives du lac* (2008).

ANIMATRICE
Nicoletta Dolce

Avec le soutien du Conseil des Arts du Canada

LITTÉRATURE

Défier la mort



Danielle Laurin

Elle est morte, pendue. Suicide, oui. Elle s'appelait Mado. «Je suis seul. Pour toujours.» C'est Djipi qui parle. Le personnage central de *La Machine à orgueil*. Qui voudra mourir lui aussi.

Mais il ne mourra pas. Sinon il n'y aurait pas de livre. Il n'y aurait pas ce livre-là, en tout cas, qui en est un de la survivance. De l'espoir. De la nécessité de retrouver sa place dans le monde, de retrouver en soi sa propre humanité. Et son désir d'aimer, d'être aimé.

Avant d'en venir là, Djipi va sombrer, tomber au plus bas. Se délecter dans la noirceur, la saleté: «Je suis enfin devenu une loque.» Il va se complaire dans la culpabilité, se donner de l'importance pour mieux se détester: «Mado. Ma seule amie ever. Depuis l'enfance. Morte. A cause de moi.»

Il va se soûler, se doper, encore et encore. Se couper du monde totalement. Là, dans le chalet de ses parents morts dans un accident 20 ans auparavant, il n'aura que ce projet en tête: en finir avec la vie.

Mais c'est sans compter avec la présence d'un voisin bienveillant. Qui vient régulièrement lui rendre visite, avec un gros joint à partager. Et qui l'écoute.

Pour lui, qu'il appelle l'Allumé, Djipi remonte le temps, raconte sa vie d'avant. Ses voyages, ses errances, ses virées, ses bagarres. Quand il était punk, «*coureur de squat, fou de raves et de sound systems*». Dans les années 1980. Quand il faisait 36 métiers, dont celui de DJ, et s'étourdissait dans la coke, la vie sans lendemain.

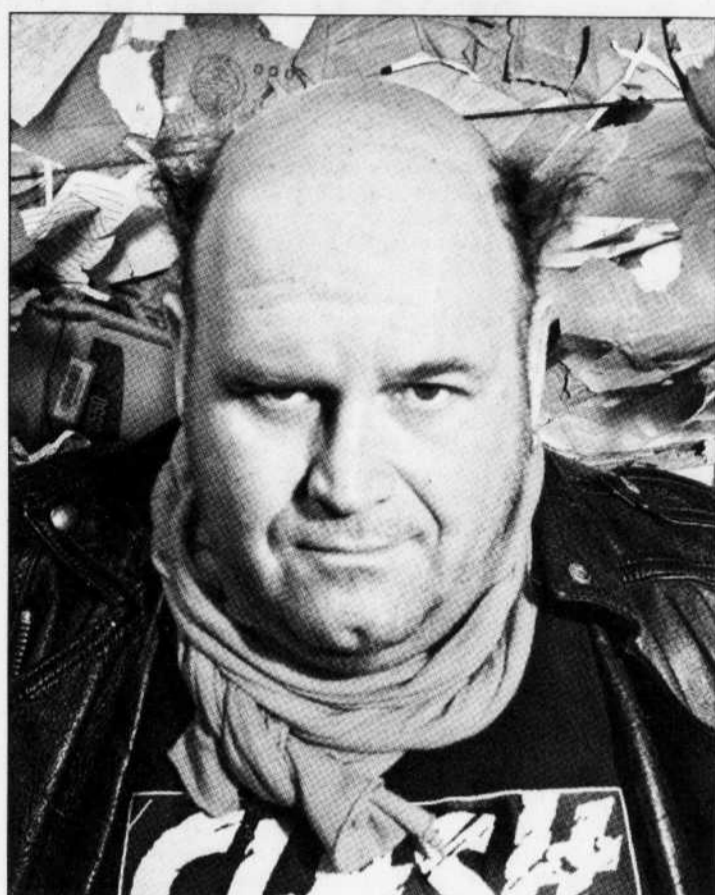
Peu à peu, il se voit tel qu'il était. Avant. Avant la mort de Mado. Qui l'oblige à se regarder en face, à 40 ans. Le bilan qu'il trace est sans pitié.

Du genre: «*J'ai toujours cru que j'étais un homme heureux. Depuis ta mort, je me sens comme si j'avais tout raté.*» Ou encore: «*Je rêvais de devenir nomade mais je ne suis qu'un fuyard en train de devenir fou.*»

Trop tard. Il a compris trop tard que Mado était la femme de sa vie. Et qu'elle l'aimait. «*Je n'ai jamais été capable de supporter l'idée de ma propre banalité. Je n'ai jamais laissé personne m'aimer.*»

A force de côtoyer l'Allumé, petit à petit, quelque chose va changer. Plutôt que de chercher à comprendre pourquoi Mado s'est suicidée, Djipi va trouver ses propres raisons à lui de rester en vie. «*J'étais venu mourir et je me retrouve avec des envies d'éternité.*»

A force de côtoyer l'Allumé, qui est «*tout sauf narcissique, égo-centrique ou cynique*», petit à petit, Djipi va découvrir une autre façon de voir la vie. «*La sérénité*



Michel Vézina

de l'Allumé me rassure, une tranquillité paisible l'habite. Il me donne confiance en l'humanité.»

Bref, Djipi va apprendre à regarder ailleurs que vers son nombril. Va apprendre à faire taire le bruit en lui, pour écouter ce qu'il y a autour de lui.

La machine à orgueil, c'est ça: c'est savoir qu'on n'est pas le centre du monde, qu'on n'a pas le monopole du malheur, du désespoir. Et de l'orgueil.

La machine à orgueil, aussi, parce que, concrètement, il y a au centre de ce roman une machine de foire, avec laquelle les hommes mesurent leur force, leurs biceps, leur masculinité, s'impressionnent mutuellement.

Quel beau titre. Et quel grand roman. Le troisième de Michel Vézina, qui a aussi signé deux recueils de nouvelles. Qui est en plus éditeur et chroniqueur. Qui a été punk, DJ, clown, et j'en passe.

Au-delà de l'anecdotique, des repères autobiographiques. Au-delà de la nostalgie pour une période révolue, pour un monde alternatif qui n'existe plus. Au-delà du schéma un peu répétitif dans la construction des chapitres, et de petits détails que l'on pourrait juger superflus... il y a, dans *La Machine à orgueil*, une langue.

Une langue, d'abord et avant tout. Une langue qui ne craint pas la noirceur, mais tellement vivante qu'elle défie la mort. Une langue qui s'incruste, ne nous laisse aucun répit, ne nous lâche plus.

On est ici dans l'oralité. La plus pure, la plus dure, la plus crue. L'impression que c'est écrit à la hache, parfois. Les mots, les phrases claquent, revolent en éclats.

On est dans la langue parlée.

oui. Mais réinventée. Rythmée, scandée. On est dans la langue de Michel Vézina, où se glissent des illuminations poétiques qui nous laissent bouche bée.

Collaboratrice du Devoir

LA MACHINE À ORGUEIL

Michel Vézina
Québec Amérique
Montréal, 2008, 213 pages

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

NOUVEL ARRIVAGE
ART DÉCO - ART NOUVEAU

Plus de 150 monographies

Décorateur - Ébeniste - Architecte - Couturier
- Designer - Peintre - Ingénieur - Relieur
- Verrier - Affichiste - Etc...

VENEZ VOIR NOTRE VITRINE

Pour plus d'information :
514-522-8848 1-888-522-8848
bonheurdooccasion@bellnet.ca
4487, rue de La Roche (angle Mont-Royal)

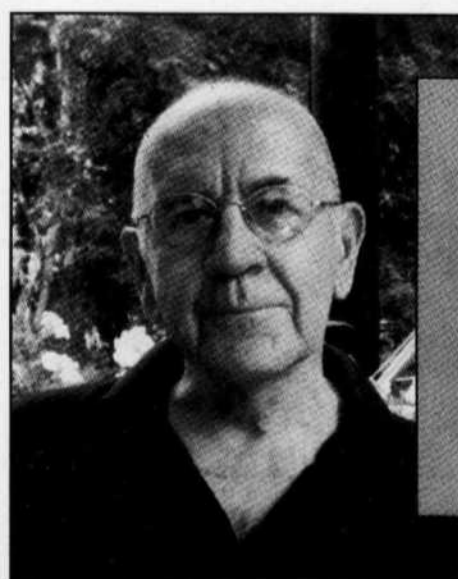
NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

«Voix psychanalytiques»

Pierre Pelletier

Le psychanalyste et le Bouddha
Itinéraire spirituel

Le psychanalyste
et le Bouddha
Itinéraire spirituel

200 pages, 23 dollars

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Les années de plomb staliniennes
sous la plume d'Elena Botchorichvili

SUZANNE GIGUÈRE

Staline dans un mortier
en pierre

Une fiancée soulevée en l'air et emportée par le vent le jour de ses noces, un rouquin à vélo sur le boulevard Staline avec un perroquet bariolé posé sur l'épaule, une pommade aux vertus médicinales étonnantes qui rend les femmes folles d'amour... Nous ne sommes pas loin de l'univers fantastique du cinéaste géorgien Otar Iosséliani (*Les Favoris de la lune, Et la lumière fut, Adieu, plancher des vaches*), qui nous fait passer sans cesse de l'émotion à l'amusement.

Comme son compatriote, Elena Botchorichvili opte dans *Sovki* pour une esthétique de l'insolite, de la cocasserie et de l'étrangeté. Dans une fable allégorique, elle revisite le passé de sa Géorgie natale, à l'époque de Staline, avec la volonté de rependre avec humour les couleurs pâles de ces années de répression. Vision poétique et conscience historique sont les deux pôles de ce roman surprenant, tour à tour tragique, pathétique et comique.

Princesses volcaniques

Depuis trois cents ans, de génération en génération, la famille Gomarteli se transmet la recette d'une pommade aux vertus curatives. La voix de chacun des membres de la famille — on fait la connaissance de plusieurs générations dans *Sovki* — non seulement éveille les vertus bienfaitrices de la pommade, mais rend également les femmes délirantes d'amour. Quand Artchil, petit-fils du docteur Gomarteli, passe sur le corps des femmes la poudre étincelante et ensorcelante, elles se métamorphosent en lionnes: «*Arrr... criaient-elles en montant au ciel... Arrr-tchil.*» Tout cela ne se termine pas sans enfant, bien entendu. Mais Artchil a déjà la tête ailleurs, trompant son ennui avec d'éphémères conquêtes.

Les princesses volcaniques prêtes à tout quitter pour l'artiste cèdent bientôt leur place aux Nora, Pepela, Xenia, Dacha, qui, en fiancées silencieuses, défilent les unes après les autres. Elles n'ont personnellement avec qui partager leurs sentiments. Comme les hommes d'ailleurs. La répression stalinienne, en sourdine, contamine les corps et les esprits.

Staline dans un mortier
en pierre

Le vieux docteur Gomarteli en veut à Staline de lui avoir ravi sa femme en 1937. Aux mains de la Tcheka (police politique), emprisonné à cause du secret de fabrication de son baume, il en dévoile aussitôt la recette. Il retrouve la liberté, rentre chez lui pour découvrir que sa femme a été arrêtée quelques jours plus tôt et enfermée dans les prisons de Staline.

Tenguiz, le fils du docteur, avait 16 ans. Il se rappelle que, dans le brouhaha qui a suivi l'arrestation de sa mère, le buste de Staline a été cassé. «*Autant dire: le peloton d'exécution.*» Au cours de la nuit, dans le silence, il pile le dictateur dans un mortier en pierre et le réduit en poudre. Au petit matin, il sort, le poing serré, et parcourt les rues en desserrant lentement les doigts. Le vent emporte Staline...

Puis la Seconde Guerre mondiale «*dégage les hommes de leur fauteuil et de leurs rêves infantiles sur les princesses [...]* les tire de sous les oranges et les précipite sous les tanks». Le baume ne sert plus, le docteur dit: «*en temps de guerre, les gens ne sont pas malades, ils meurent.*»

À la mort de Staline, en 1953, règne une espèce de chagrin désespéré, immense. Difficile de tirer un trait sur l'Histoire. «*Tout le monde a peur que les choses n'empirent.*» Chaque membre de la famille Gomarteli passe à travers un moment d'autoquestionnement intense, quasi insupportable. «*Qui sont ces gens de l'ère soviétique, ces "Sovki"? Qui est Staline? Le diable?*» Ses obsessions pour la musique, le cinéma, la littérature, sa nature soupçonneuse et double, autant de traits qui lui confèrent une sorte de réalité humaine mais qui cache une nature profondément mafieuse.

«*Qui est Staline? Dieu?*» Quels que soient ses crimes, l'homme incarne la puissance. Or, dans le fond de l'âme slave et russe, la

puissance vaut bien quelques crimes. Cela peut effrayer dans l'Occident des droits de l'homme, mais c'est ainsi. Pour les Russes, Staline est le personnage le plus important du XX^e siècle. Même ceux qui le haïssent pour de très bonnes raisons le reconnaissent, c'est ce qu'affirme Vladimir Fedorovski dans son roman *Le Fantôme de Staline* (Ed. du Rocher, 2007).

Le docteur Gomarteli a le dernier mot. Il pense que Staline est «*un parfait idiot*». Paranoïaque, fourbe et vindicatif, il a exterminé les meilleurs représentants de l'intelligentsia russe, «*et ça, c'est plus effrayant que la mort.*»

Dérision mélancolique

D'abord déconcerté par une construction romanesque elliptique, un brouillage chronologique et temporel, des personnages fantasques et d'autres à peine esquissés qui apparaissent à l'improviste, des phrases répétées — l'auteure stigmatise par l'écriture les années de plomb staliniennes —, on s'acclimate petit à petit à cet univers romanesque si particulier. On finit par être séduit par cette prose imagée et rythmée, aux couleurs fantastiques des contes géorgiens, et par être touché par cette histoire racontée avec une dérision mélancolique. Une occasion rare de plonger dans un roman postsoviétique, écrit par une Montréalaise née à Tbilissi, en Géorgie caucasienne. *Sovki*, le quatrième roman d'Elena Botchorichvili, est traduit du russe par Bernard Kreise.

Collaboratrice du Devoir

SOVKI

Elena Botchorichvili
Traduit du russe
par Bernard Kreise
Boréal
Montréal, 2008, 144 pages

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS
LIVRES

Résultats des ventes: du 25 au 31 mars 2008

ROMAN

1	GIN TONIC ET CONCOMBRE Rafaele Germain (Libre Expression)
2	MILLÉNIUM T. 1, 2 ET 3 Stieg Larsson (Actes Sud)
3	L'ENFANT DE NOÉ Eric-Emmanuel Schmitt (Libre de Poche)
4	BORDERLINE Marie-Sissi Labrèche (Boréal)
5	PETIT GUIDE POUR ORGUEILLEUSE... Annie L'Italien (Québec Amérique)
6	CHAMPAGNE Monique Proulx (Boréal)
7	LE VIDE T. 1 Patrick Senécal (Aire)
8	LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL Khaled Hosseini (10 18)
9	MÊME LE MAL SE FAIT BIEN Michel Folco (Stock)
10	LA ROUTE Cormac McCarthy (Olivier)

OUVRAGE GÉNÉRAL

1	NOUVELLE TERRE Eckhart Tolle (Ariane)
2	LA COMMISSION BOUCAR POUR UN... Boucar Diouf (Intouchables)
3	LE SECRET Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
4	PSY-TRUGS POUR LES ENFANTS 0-3 Suzanne Vallières (De l'Homme)
5	MARILYN MONROE: LE DERNIER... William Raymond (Flammarion)
6	L'INDÉPENDANCE FINANCIÈRE GRÂCE... Jacques Lépine (Un Monde Différent)
7	AVARD CHRONIQUE François Avard (Intouchables)
8	JE SUIS COMME JE SUIS... Isabelle Nazare-Aga (De l'Homme)
9	PASTA ET CETERA À LA DI STASIO José Di Stasio (Flammarion Québec)
10	SI ON S'Y METTAIT Jacques Ménard (Transcontinental)

JEUNESSE

1	LES NOMBRILS T. 3: LES LIENS DE... Maryse Dubuc/Delf (Dupuis)
2	ME MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)
3	LA FILLETTE DISPARUE Dotti Enderle (ADA)
4	LES MONDES DE MAGIE DU... T. 1 John Peel (ADA)
5	LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 2 India Desjardins (Intouchables)
6	LES SCHTROUMPS T. 26: LIVRE QUI... Collectif (Lombard)
7	LES CHRONIQUES DE SPIDERWICK T. 1 Tony Di Terlizzi (Héritage)
8	DARHAN T. 7: L'EMPEREUR Océan Sylvain Hotte (Intouchables)
9	HARRY POTTER ET LES RELIQUES... J.K. Rowling (Gallimard)
10	ARIELLE QUEEN T. 5: BUNKER 55 Michel J. Lévesque (Intouchables)

ANGLOPHONE

1	A NEW EARTH Eckhart Tolle (New American Library)
2	EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
3	REMEMBER ME? Sophie Kinsella (Bantam Dell)
4	THE OVERLOOK Michael Connelly (Vision)
5	ATONEMENT Ian McEwan (Seal)
6	THE ROAD Cormac McCarthy (Vintage)
7	I HEARD THAT SONG BEFORE Mary Higgins Clark (Pocket Books)
8	THE 5 th HORSEMAN James Patterson (Warner Books)
9	OBSESSION Jonathan Kellerman (Ballantine)
10	THE SECRET Rhonda Byrne (Beyond Words)

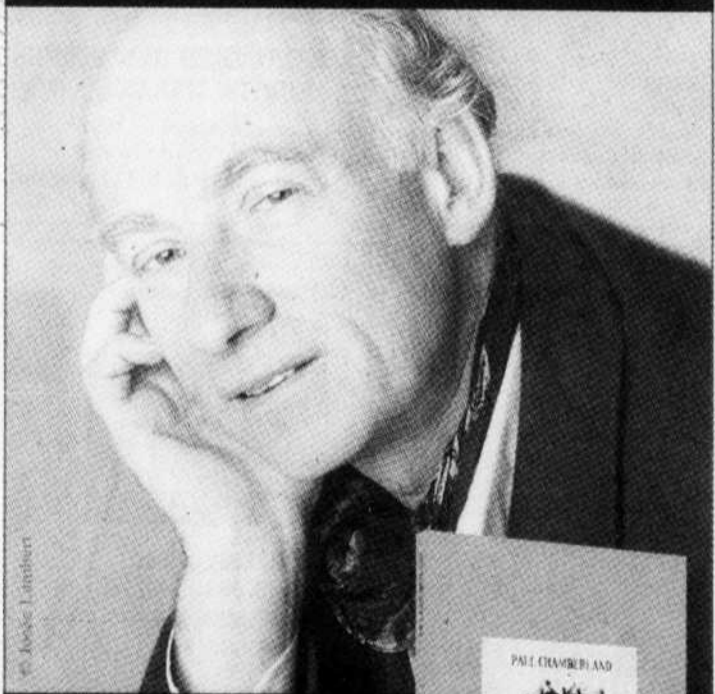
carte-cadeau



Du plaisir
à la carte

PAUL CHAMBERLAND

DU LAURÉAT DU PRIX ATHANASE-DAVID 2007

CŒUR CREUSET
Carnets 1997-2004

Voici, extraites de ses carnets, nourries de lectures, d'images et de rêves, les réflexions d'un poète à l'affût du réel, au-delà des apparences.

l'HEXAGONE
Une compagnie de Quebecor Media

Disponible chez votre libraire ou au www.edhexagone.com

LITTÉRATURE

La Littérature est l'histoire d'une vieille dame



Louis Hamelin

L'autre matin, la cour s'est remplie de geais bleus qui s'égosillaient comme des malades. Qui vrillaient l'air bleu comme des perceuses électriques. Une si grande agitation à fini par m'inquiéter: de nouveau, j'ai endossé mon personnage de vieille dame anglaise mâtinée de robineux new-yorkais et suis allé ajouter des graines dans la mangeoire. Dans les arbres, loin au-dessus de ma tête, en plein soleil, ça gueule puis ça se débände comme si je dérangeais. De retour devant mon ordi, j'en vois un surexcité qui continue de jaser, perché sur le fil électrique. De bomber le torse et de produire à intervalles rapprochés ses grincements de vieille poule. On est assez loin de Mozart, merci. Quel mongol à batterie.

Et soudain, je comprends tout. Ce n'est pas de tournesol ou de maïs qu'ils ont besoin ce matin. Ni même de cacahuètes en écale. Il est revenu, ce doux temps de l'année. En Abitibi, je voyais les mésangeais se pointer avec la petite famille — trois ou quatre gros poussins ahuris, patauds en vol, aussi gris que la cendre du poêle — dès la fin de mai ou le début de juin, alors que l'eau dans le seau laissé dehors gelaît encore la nuit. Et quelqu'un m'a dit que les corneilles s'y étaient mises dès Pâques cette année. On peut dire que c'est de famille, celle qui fait de ce geai insécure et chicanier un cousin du grand corbeau. Chez les corvidés, comme chez les Kennedy, pas de temps pour les préliminaires (des confidences de Marilyn font partie de ma culture générale). Et que ça saute!

La littérature a déjà tout dit sur l'amour, le cinéma tout montré. Elle a eu besoin de près de 1000 pages (999 exactement, dans l'édition de la Pléiade) pour le faire par la bouche d'Albert Cohen, auteur de *Belle du Seigneur*, mais l'époque est aux raccourcis. Un Chilien, Alejandro Zambra, professeur de littérature, critique et auteur d'un premier roman, vient à son tour de trouver les mots pour le dire, mais en 92 pages seulement, qui elles-mêmes peuvent être ramenées, comme dans ce jeu qui consiste à faire tenir un destin dans six mots, à deux lignes: «*À la fin, Emilia meurt et Julio ne meurt pas. Tout le reste est littérature.*» Et c'est vrai, et ça marche. C'est l'histoire d'une vieille dame, la Littérature, qui avait de beaux restes, au point de faire des folies, un «*trip à trois*», avec deux adolescents. De *foliar*, bref, qui est un mot espagnol que je ne connaissais pas pour décrire ce que font les corneilles et les geais sur les fils électriques.

Importance des mots. Emilia: «*c'est un des problèmes des jeunes Chiliens, nous sommes trop jeunes pour faire l'amour, et, au Chili, si on ne fait pas l'amour, on ne peut que niquer ou fornicer, mais moi ça ne me plaît pas de niquer ou fornicer avec toi, avec toi, je préférerais foliar, comme en Espagne.*» Si vous êtes comme moi, vous êtes en train d'opposer la douceur dulcinéenne de *foliar* à la rudesse du *fuck* anglo-saxon. Le Swann de chez Proust, pas du tout le genre à tomber amoureux d'un pédalo, et sa Odette faisaient, eux, catleya, cette fleur s'étant, par un certain concours de circonstances, retrouvée associée à leurs bizounages nocturnes. Pour une fois que je ne mentionne pas Proust à seule fin d'étaler ma culture: il a vraiment un rôle à jouer dans cette histoire.

Le jeune homme, maintenant: «*Julio esquivaient les histoires sérieuses, se cachait non pas des femmes, mais du sérieux, puisqu'il savait que le sérieux était autant sinon plus dangereux que les femmes.*» Cette phrase ne donne encore qu'une très faible idée du style de Zambra, dans lequel il y a un peu du Boris Vian de *L'Écume des jours* et un peu du Barrieco facétieux et conscient de ses effets qui, au début de *Soie*, nous prévenait qu'il ne servait à rien de chercher une machine à laver dans son roman: on n'en trouverait pas. Et Vian, ce n'est pas non plus pour étaler ma culture, mais à cause du nénuphar dans le poumon de son personnage. L'amour-nénuphar après l'amour-catleya. Zambra pousse, c'est le cas de le dire, cette métaphore végétalo-amoureuse un cran plus loin: voici l'amour-bonsaï, cultivé, empêché, fruit d'un véritable art du dépérissement.

Plus que des livres

Bonsaï est un de ces livres qui ne font pas que parler des livres, mentionner des titres au passage, mais dont l'intrigue se voit influencée par l'existence même des ouvrages. Ils ont révélé à Emma Bovary l'insatisfaction de son cœur et de ses sens. Pour Emilia et Julio, ils préludent au contraire à la satisfaction. «*Ce doit être alors une habitude de lire à haute voix — à voix basse — chaque soir, avant de foliar. Ils lurent Le livre de Monelle, de Marcel Schwob, et Le Pavillon d'or, de Yukio Mishima, qui se révélèrent pour eux de remarquables sources d'inspiration érotique.*» Parfois, c'est moins évident. «*Il ne leur est pas toujours aisé de trouver dans les textes une raison, si mince soit-elle, pour foliar, mais ils finissent toujours par isoler un paragraphe ou un vers qui, capricieusement étreint ou perverti, fait leur affaire, les chauffe. (Ils aimaient cette expression, se chauffer, c'est pourquoi je la rapporte (sic). Ils y prenaient presque autant de plaisir qu'à se chauffer.)*» Importance des mots...

Personnellement, *Le Pavillon d'or* ne m'a pas laissé un très grand souvenir érotique et je l'ai même trouvé, en fait, tout particulièrement débandant, mais une amie qui écrit maintenant une poésie saluée par la critique me lisait *Frankenstein* au lit, un aphrodisiaque que je trouve aujourd'hui un peu curieux quand j'y repense.

Plus innocente que les fantasmes sadomasochistes nazis, cette manière de chercher l'excitation dans le patrimoine littéraire ne va pas sans risque. Après avoir quêté des sensations émoustillantes du côté de Pérec, d'Onetti, de Carver et (quand même, il faut le faire) de Nietzsche et de Cioran, les tourtereaux tombent sur un bref récit de Macedonio Fernandez inclus dans *L'Anthologie de la littérature fantastique* des Borges, Casares et Ocampo. «*Tantalia est l'histoire de deux amants qui décident d'acheter une petite plante et de la conserver comme symbole de l'amour qui les unit. L'un et l'autre comprennent trop tard que, si la plante meurt, avec elle mourra aussi l'amour qui les unit. Comme l'amour qui les unit est immense et qu'aucune raison ne saurait les amener à le sacrifier, ils décident d'aller perdre la petite plante au milieu d'une multitude de petites plantes identiques. Vient ensuite le chagrin, le malheur de savoir qu'ils ne pourront plus jamais la retrouver.*»

Ils sont tombés, bref, sur la mise en abyme de leur propre amour, de tout amour, que nous aimons croire éternel mais qui est le plus souvent périssable, à l'image des corps qui le portent. C'est pourquoi nous préférons la littérature, qui nous parle d'amours plus fortes que la mort, et Julio et Emilia aussi, qui en voudront un peu à Macedonio Fernandez de leur avoir révélé une vérité qu'ils auraient fini par découvrir bien assez tôt.

«*Savoir ne permet pas toujours d'empêcher...*» C'est dans *Du côté de chez Swann*. Nous y voilà. Et Proust, en passant, pour s'exciter, ne lisait pas du Anatole France. Il embrochait des rats en cage avec des aiguilles à tricoter dans les bordels de Paris. C'est ce qui se racontait dans les salons. À l'époque de madame de Lafayette, les plus beaux hommes et les plus belles femmes se réunissaient, dans un salon justement, où le plus beau tombait amoureux de la plus belle et on avait un roman. Zambra est plus près de nous: il n'a aucune raison de nous cacher que Julio aurait préféré coucher avec une des deux sœurs Vergara, mais ensuite il aime Emilia. Ensuite, que des êtres comme nous, qui se cherchent, se ratent, se froient de par le monde. Ce pourrait être triste. Ce ne l'est pas. C'est drôle, érudit, sexy, profond, lumineux, grinçant et léger.

hamelinlo@sympatico.ca

BONSAÏ

Alejandro Zambra
Traduit de l'espagnol (Chili)
par Denise Laroutis
Rivages
Paris, 2008, 92 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Une vie en musique avec Romain Rolland

Gilles Archambault

Il y a bien une trentaine d'années que je promettais de lire le *Jean-Christophe* de Romain Rolland. Publié à l'origine en feuilleton dans les *Cahiers de la Quinzaine* de 1904 à 1912, ce roman comprend dix volumes.

On ne le lirait pas si on n'était pas convaincu à l'avance du sérieux de l'entreprise. Rolland, qui venait de s'imposer grâce à sa biographie de Beethoven, a écrit une monumentale fresque axée sur la vie d'un compositeur dont l'enfance, pour le moins, ressemble à celle de l'auteur de la *Neuvième*.

Christophe Kraft naît dans une famille de la petite bourgeoisie. Son grand-père, son père sont musiciens. À cause de l'ivrognerie de ce dernier, on finira par connaître une extrême pauvreté. Christophe, qui est devenu un jeune prodige, est appelé à jouer chez les nobles d'une petite ville du bord du Rhin. Il se sent humilié, n'accepte pas d'être tenu pour un laquais.

Toute sa vie, il se révoltera, excessif dans la plupart de ses réactions, ne tombant amoureux que dans la mesure où l'amour n'est pas possible. Idéaliste à tout crin, il ne rencontre d'abord que de l'incompréhension. Sonne-t-il à la porte d'un compositeur admiré, c'est pour se rendre compte qu'il s'est gouré, le sujet de sa vénération est un usurpateur, un fat ou une nullité.

Quand il quitte l'Allemagne provinciale qu'il connaît à peine pour un Paris dont il espère beaucoup, il est rapidement déçu. Il faut dire que son intransigeance ne l'aide en rien, il a le sarcasme facile, envoie promener à la ronde, ne se gêne pas pour affirmer que le monde musical parisien, celui des théâtres de même que les cercles d'écrivains se résument à leur superficialité. Il lui faudra quelques années avant d'être reconnu et de trouver dans l'Hexagone des créateurs respectés.

Il s'investira dans l'amitié, partagera avec un jeune Français, Olivier, une relation basée sur les plus hautes exigences morales et intellectuelles. Olivier se marie, son mariage est un échec. Obligé de se ré-

fugier en Suisse pour des raisons politiques, Christophe a une relation avec la femme de l'ami qui l'a recueilli. Aux interrogations sans fin qu'il a, succède une période de sérénité qui est celle de la mort.

C'est à tort que l'on considère *Jean-Christophe* comme un roman-fléuve. Il s'agirait plutôt d'une lente et complexe réflexion sur les valeurs humanistes dans l'Europe du début du XX^e siècle. Ne pas oublier qu'au moment de l'écriture et de la publication de cette fresque, l'Allemagne se préparait à déclencher la Première Guerre mondiale. Jean-Christophe, dont la véritable patrie est la musique, est vite déchiré entre un pays natal qui l'attire et le repousse et un pays d'accueil dont il ne reconnaît que longtemps après la culture. L'Italie ne lui semble pas plus acceptable. Même la vue des chefs-d'œuvre de l'architecture et de la peinture qu'il y rencontre ne le retient que modestement. La Suisse non plus ne le convainc pas.

On ne lirait pas ce roman, interminable et parfois d'une étonnante naïveté, si on n'y découvrait des pages d'une grande beauté sur la primauté de la création artistique. Christophe ne croit plus qu'en la musique. Déçu par l'amour et l'amitié, il demande et reçoit de l'art sa raison d'être. Il y a aussi tout au long des pages du roman l'expression d'une confiance extrême dans les possibilités de l'homme de se surpasser. On y trouve également une dénonciation de la guerre sous toutes ses formes.

Bref, même s'il est évident que l'œuvre est un tantinet proluxe, qu'elle aurait gagné à être moins étendue, on en retire, pour peu qu'on ne se laisse pas décourager, une certaine idée de grandeur. Pour une fois, les gens du Nobel ne se sont pas trompés.

Collaborateur du Devoir

JEAN-CHRISTOPHE

Romain Rolland

Albin Michel

Paris, 2007, 1495 pages

POÉSIE

Monique Deland remarquable

HUGUES CORRIVEAU

Il faut avoir le cœur bien accroché pour traverser les deux premiers chapitres de *Miniatures, balles perdues et autres désordres* écrits au sang noir, imprimés sous le signe de la mort et du désastre. Mais la facture en est d'une telle beauté, l'effet d'envoûtement est si parfait que nous accompagnons sans réserve cette complainte d'une infinie tristesse qui imprime sa charge d'angoisse. Nous en écoutons «*même la voix, dans sa petite tentative d'exister, qui s'avance en feulant. Tout tremble et fait trembler.*»

Noire venue

«*Dans ma rose obscure*», la partie initiatrice de l'enfantement catastrophique introduit la fille de tous les malheurs. Et le recueil prend alors une dimension presque mythique tant la relation mère-fille est ici défaite, renversée, car la mère reconnaît en l'enfant l'horreur même. Les poèmes sont d'une puissance à mettre l'âme à l'envers: «*Avant même d'avoir des yeux, ma fille avait tout vu. [...] Elle avait lu Dante, Sade et Lautrémont. [...] Elle avait choisi son cœur à moi, ma rose obscure, comme lieu de station. Chemin de croix des damnés. Elle est arrivée sans joie*

ni victoire. Ni fleur à la bouche. En lamentations.»

La force du livre tient à ce qu'il est en équilibre entre le récit poétique et un lamento rempli de révolte. Cette fille mal née, «*tout un bestiaire de monstres, qu'elle serait!*» Et la mère n'y peut rien, prisonnière de cette naissance maléfique. Les deux premiers chapitres proposent la mort, non pas comme une abomination, mais comme une protection contre les vivants, dont il faut se prémunir. La fille venue, le malheur s'enfrange, à l'image du père effrayant qui rôde: «*Un homme vient à elle. La prend. Et lui fait horreur. [...] J'en témoigne: le pire du monde l'a touchée.*» La mauvaise née n'est qu'un cri qui dessine les ombres insensées de ses rêves: «*Elle commence par immoler une bête ou l'autre. / Sa mère convient tout à fait. Par habitude. Et commodité.*»

Un grand livre

Monique Deland signe là un texte courageux et d'une grande pertinence. Elle dit que la maternité n'est pas que mouvement d'intimité heureuse car, par mégarde, s'égare en ce monde des êtres troublants qui portent longtemps dans leur âme des malheurs enfouis dont il est difficile de les déprendre. Et c'est pourtant la tâche de celle qui parle dans cette suite troublante de trouver le moyen de faire surgir du drame, alors qu'elle va chercher à redonner à la vie sa part d'essentiel, une sorte de voie pour que l'enfant se décharge de ses chaînes: «*Nous réinventons ses cheveux. Le venin coupé. Jeté au puits. [...] C'est le déclin du transitoire.*» Et enfin peut-on lire, au bout de ce recueil qui emporte les sentiments jusqu'au plus secret achèvement: «*Je rassemble les premiers mots qui me viennent. Ils viennent. Vivre. Ce monde.*»

Mon enthousiasme devrait être palpable, et je ne saurais dire à quel point la lecture d'une œuvre d'une aussi grande radicalité soulève l'admiration, met du sens dans ce qu'est vraiment le rôle de la poésie. Il faut lire de toute urgence ce chant obscur et souterrain pour savoir que, malgré tout, l'éclat de la voix trouve son chant.

Collaborateur du Devoir

MINIATURES,
BALLES PERDUES
ET AUTRES DÉSORDRES
ÉCRITS AU SANG NOIR

Monique Deland

Éditions du Noroît

Montréal, 2008, 114 pages

« L'ÉTAT N'EST PAS LE RÉCEPTACLE DES RELIGIONS »

SAM HAROUS

L'État n'est pas soluble dans l'eau bénite

L'État doit-il être laïque?

Après les houleux débats sur les accommodements raisonnables, ce livre nous ramène à des considérations plus fondamentales et réfléchies sur la question.

20^e SEPTENTRION.QC.CA

Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

McGill Library Bibliothèque

Information • Innovation • Service

Les Amis de la bibliothèque et les Bibliothèques de l'Université McGill, présentent la Conférence Hugh MacLennan :

Conférencière: Eleanor Wachtel
Présentatrice (radio) CBC "Wachtel on the Arts"
Titre: *The Lives of Writers* (in English)
Endroit: salle Moysse, Pavillon des Arts Université McGill 853, rue Sherbrooke Ouest
Date: le jeudi 17 avril 2008
Heure: 17 h 30
Entrée: Libre

ELLE-AIME NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR (dans le nouveau roman de Jean Charlebois)

Condition: La passe du vent • 222 pages • 22\$

JEAN CHARLEBOIS
ELLE-AIME

www.heuresbleues.com Les heures bleues

C.P. 819, Succ. de Loomer • Montréal H3H 3H6

Olivieri
Au cœur des idéesMercredi 9 avril
à 18h005219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303

Causerie

Avec

Michel Seymour
De la tolérance à la reconnaissance
Éd. du Boréal

De la tolérance à la reconnaissance est une contribution majeure à la philosophie politique des droits collectifs. Michel Seymour accomplit un travail essentiel à la conceptualisation et à la définition de notre place si particulière dans le concert des nations. S'inscrivant dans la foulée des travaux de Charles Taylor, il se donne pour objectif de formuler une théorie originale des droits collectifs.

ANIMATRICE
Jocelyne Couture
UQAM

LIVRES

ROMAN FRANÇAIS

Des polars pour changer

GUYLAINE MASSOUTRE

Trevor Fergusson, devant la pile de ses invendus, s'est un jour décidé à écrire un polar. John Farrow venait de naître. Fergusson peut maintenant s'adonner, à ses heures et à son rythme, à écrire la littérature qu'il aime et celle qui le fait vivre, l'esprit en paix. Tous n'ont pas cependant une même souplesse devant les revirements.

Jean-Pierre Amette a tenté la même expérience. Écrivain discret, cherchant peu les projecteurs, ce critique littéraire au Point est désormais comblé: il a reçu le prix de la Fondation prince de Monaco en 2007 pour l'ensemble de son œuvre, le Goncourt en 2003 pour *La Maîtresse de Brecht*, le prix Roger Nimier pour son récit *Confessions d'un enfant gâté*, le prix CIC pour sa pièce *Passions secrètes, crimes d'avril* en 1992.

Auteur d'une œuvre éclectique disséminée chez plusieurs éditeurs, son nom s'attache à ses polars. Ou à son pseudonyme, Paul Clément. Il a aussi écrit du théâtre; on accueille les livres de cet inclassable en souriant. A-t-on raison? Avec son égale clarté, il garde un ton attachant, des intrigues légères et des dialogues vivants, griffe pour ses lecteurs fidèles. *Le Lac d'or*, doux polar littéraire, est son 35^e opus.

Souriant et classique

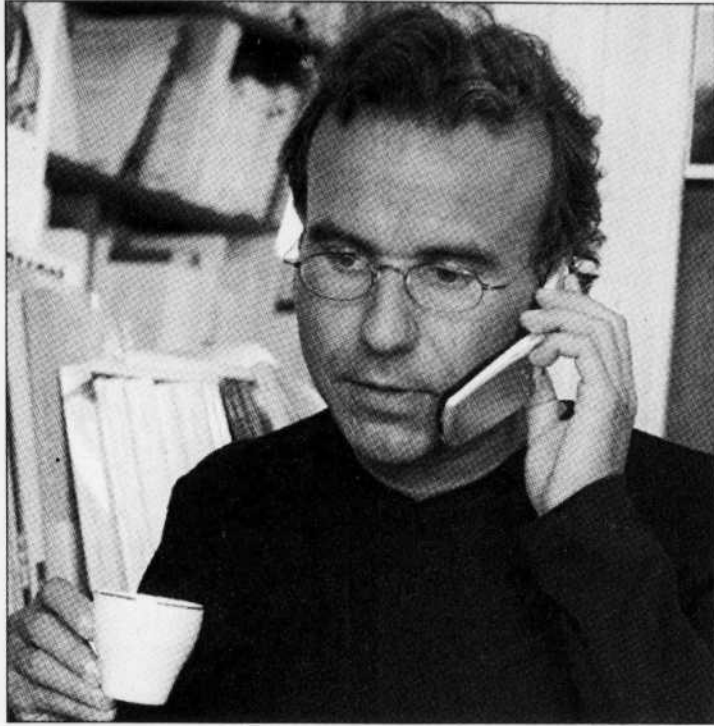
En plein Paris, dans le quartier chinois d'autour de la place d'Italie, *Le Lac d'or* raconte les démêlés du commissaire Barbey, flanqué de son acolyte Ferragus, avec les embrouilles d'idées fixes, noires et tordues. Les signes sont légers: les deux héros font des clin d'œil aux maîtres classiques, Barbey d'Aureville et Balzac.

Une femme est assassinée. Le Lac d'or, restaurant du coin, devient le quartier général des enquêteurs. L'histoire est conventionnelle, mais son style économe, avec ses jeux de langue, appelle le lecteur dans un tendre milieu de salauds. Comme Simon, Amette s'attarde auprès de héros qui n'en sont pas mais qui vivent, par leurs tics, tous les êtres anonymes au milieu desquels nous circulons. Le désarroi des uns jouxte l'indifférence des autres, puis l'abcès crève.

Le flic du roman agit dans l'ombre sans en sortir, efficace. Amette campe un portrait sympathique, tel un film en noir et blanc, au charme d'un livre coloré comme une pellicule repeinte, artificiellement, avec de minuscules touches criardes. Ce roman se prend comme une douce infusion, un soir tranquille.

Rodéo hollywoodien

Prenez ailleurs. 1991. Los Angeles, une fenêtre ouverte devant le Pacifique. Jack Bell, fauteur de désastre, fait du charme à un flic paumé. Tel est le cadre d'*Un homme accidentel*, neuvième roman de Philippe Besson. Rappe-



Philippe Besson, photographié dans une librairie de La Rochelle en 2005

lons qu'il a plu chez nous pour *Les Jours fragiles*, journal imaginaire d'Isabelle Rimbaud, qui a été adapté pour la scène au théâtre Prospero.

Que de clichés dans *Un homme accidentel* — Hollywood intéresse-t-il encore? Invéraisemblances, comme cet Irlandais dénommé McGill, bon, peu importe, c'est un polar. Veuillez y croire. Il a beau nous promettre, de chapitre en chapitre, l'arrivée du pire, Besson se lit quand même. Pas pour un suspense neuf, un sens nouveau, un engagement littéraire, dommage. Pour les vrais ratés, les demi-vérités, les lâchetés de ses personnages, prisonniers d'une histoire.

Pourquoi la dire, si elle est banale? «Sans doute pour me souvenir que j'avais déjà franchi des frontières invisibles. Pour faire remarquer aussi, au cas où on n'aurait pas compris, que je sais me taire. Et parce que certains jours je cherche une explication là où il n'y en a sûrement pas», commente le narrateur. Le mélodrame prête son jeu nostalgique aux signes perdus que captent des cœurs de grands enfants. Les mots ne cherchent pas le réel, mais ils entretiennent l'équivoque d'un rêve éveillé, une réalité parallèle un peu fade, où Jack l'éventreur serait de retour pour se déshabiller, se laisser aimer violemment par un homme.

On trouvera, dans ce déjà-vu, un aspect conte de fées. Des personnages typiques, bêtes et méchants, vont au-devant du loup. «La morsure du manque», cet appel dont parle le flic, c'est le regret des premières fois. Lorsque, dans l'imaginaire vierge, le réel inconnu entraînait comme un viol, il voulait satisfaire un manque. Les obsessions de Besson ont une note juste, l'évidence impersonnelle d'une rage qui, loin d'être éculée, monte d'un moi archaïque.

Il s'appuie sur la perversité enfantine. Il faut encore vouloir à tout prix, au terme de la lecture, vivre de la tristesse et se mettre à pleurer.

Un héritage et un piano

Mathieu Lindon propose, dans *Mon cœur tout seul ne suffit pas*, une intrigue mince, reposant sur la complicité d'un homme mûr, en passe de mourir d'une crise cardiaque, avec deux enfants qui lui ouvrent les codes inconnus de leur famille. Une maison étrange fait un cadre intéressant, parce que construit comme un décor de théâtre un peu miteux.

Lindon sait camper une enquête, avec ce ton économe qui favorise l'imagination. Son intrigue n'est pas très fouillée, mais elle réserve de belles pages pour qui aime le piano, Brahms surtout, et l'ambiance floue d'une histoire, sollicitée auprès de quelqu'un qui ne peut pas parler. Ce sont les autres autour qui savent quoi dire et qui suppléent à ce vide. Malaise. Le narrateur s'enfoncé dans les évanouissements, qui lui permettent quand même de retrouver des pans de plaisir et de mémoire perdue.

Collaboratrice du Devoir

LE LAC D'OR

Jean-Pierre Amette
Albin Michel
Paris, 2008, 164 pages

UN HOMME ACCIDENTEL

Philippe Besson
Julliard
Paris, 2008, 244 pages

MON CŒUR TOUT SEUL
NE SUFFIT PAS

Mathieu Lindon
P.O.L.
Paris, 2008, 203 pages

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Jésus est-il un mythe?



Louis Cornellier

Tout lecteur moderne des Évangiles ressent un malaise devant certaines scènes, abracadabrantes. Comme le constate le bibliste italien Alberto Maggi dans *Comment lire l'Évangile sans perdre la foi* (Fides, 1999), «les Évangiles ont été écrits pour susciter la foi en Jésus de Nazareth», «pourtant, plusieurs de ceux et celles qui [les] ouvrent se plaignent que la lecture de ces textes non seulement ne suscite pas la foi, mais qu'elle risque souvent de la mettre en danger».

Au moins cinq réactions, alors, sont possibles. Certains concluront à l'ineptie de l'ensemble et le rejetteront en bloc pour cause de pensée magique. D'autres, moins sévères et sensibles aux qualités littéraires du texte, se contenteront d'y lire une belle histoire, porteuse de saines valeurs. Les plus zélés prendront le texte au pied de la lettre et le considéreront comme la vérité pure, au mépris des réserves modernes. Les chrétiens dits libéraux, quant à eux, privilégieront une approche critique qui tente de faire la part de ce qui relève de l'histoire et de ce qui relève de la foi dans ce corpus. Les tenants de l'approche mythique, enfin, reconnaîtront la grande valeur spirituelle des Évangiles mais rejetteront sa vérité historique.

L'Eau et le Vin. Le vrai message des Évangiles, de Tom Harpur, chroniqueur au *Toronto Star* et spécialiste des questions religieuses, nous plonge au cœur de ce débat. Ex-ministre du culte protestant qui a longtemps adhéré à l'approche dite libérale, Harpur affirme maintenant que «les écailles sont tombées de [ses] yeux» et se présente comme un tenant de l'approche mythique. Comme dans son ouvrage précédent intitulé *Le Christ païen* (Boréal, 2005), il consacre une bonne partie de *L'Eau et le Vin* à défendre la thèse selon laquelle «Jésus est une figure mythique» et n'aurait pas vraiment existé. «Personne, écrit-il, n'a encore produit ce que tout spécialiste vraiment objectif appellerait une preuve convaincante ou vérifiable d'un Jésus de Nazareth en chair et en os.»

Cette prise de position radicale, faut-il le rappeler aux profanes, est très minoritaire et plus que contestée dans les milieux savants. Dans son *Jésus* (Flammarion, 2007), Jacques Duquesne, mon maître en la matière, écrit: «L'histoire de l'Homme-Dieu est tellement incroyable que quelques-uns ont cru pouvoir nier son existence même. Ce n'est plus le cas, aujourd'hui, d'un seul historien sérieux.» Bien petit maître, diront certains, qu'un journaliste chrétien vulgarisateur.

Allons voir, alors, du côté de Frédéric Lenoir, philosophe, historien des religions, chercheur associé à l'École des hautes études en sciences sociales et directeur du magazine *Le Monde des religions*. Dans *Le Christ philosophe* (Plon, 2007), il écrit que «le seul véritable consensus chez les chercheurs, de quelque horizon qu'ils soient, c'est la certitude de l'existence historique de Jésus. [...] Aucun chercheur reconnu n'affirme la thèse inverse, qui pose en effet beaucoup plus de problèmes à résoudre pour expliquer comment une telle histoire aurait pu être inventée de toutes pièces, par autant d'acteurs différents et avoir un tel impact.»

Les arguments de Harpur pour nier l'existence historique de Jésus apparaissent d'ailleurs assez fragiles. Que les évangélistes aient repris, pour écrire leurs textes, des thèmes empruntés à des mythes plus anciens (conception virginale, transfiguration, marche sur l'eau) ne constitue pas une preuve du caractère essentiellement mythique de l'histoire de Jésus. De la même manière, on peut contester l'aspect physique des miracles sans nier l'historicité du personnage Jésus.

Harpur a certainement raison de rejeter l'approche de la «littéralité pure», qui mène à un intégrisme anti-moderne. Le débat le plus intéressant, au fond, dans une perspective croyante bien sûr, oppose deux approches qui contestent les «littéraires extrêmes». «Le point de vue libéral, explique Harpur, soutient que c'était

une personne remarquable à propos de qui, avec le temps, des contes et des légendes merveilleuses ont fleuri. On allègue que ces légendes doivent être dépouillées pour qu'on parvienne au «Jésus historique» derrière tout cela.» C'est, on l'aura compris, ma position.

Un Christ nouvel âge

Harpur, lui, défend l'autre, qui consiste à nier l'existence «d'un réel Jésus de Nazareth» pour mieux «remythologiser» les Évangiles. Il propose de les lire comme «l'histoire de l'évolution sur le plan terrestre de chaque âme individuelle vivante». Il s'agit, pour lui, de mythes «destinés à nous amener finalement à un degré de conscience qui est spirituel». L'incarnation, en ce sens, ce n'est pas le Dieu fait homme en Jésus, c'est le don de «la flamme divine, à chacun de nous».

Sur cette base, il propose des interprétations, souvent brillantes, des grands moments des Évangiles. Ainsi, le sens mythique de la conception virginale serait que «la naissance de chaque être humain est un événement miraculeux», le baptême ne concernerait pas le pardon des péchés, mais serait le signe de «l'incarnation de l'esprit dans la chair», les miracles évoqueraient «l'efficacité des pouvoirs spirituels latents en chacun de nous» et la Passion, selon Jung, serait le symbole de «la souffrance que chacun doit subir dans le processus de maturation».

Pour être souvent intéressantes et justes — Harpur, en effet, est un connaisseur et cela paraît —, ces interprétations nous laissent néanmoins avec un Christ nouvel âge, inspiré par la gnose, essentiellement spiritualisé, pour ne pas dire psychologisé, et privé de la force révolutionnaire que lui donne son épaisseur humaine.

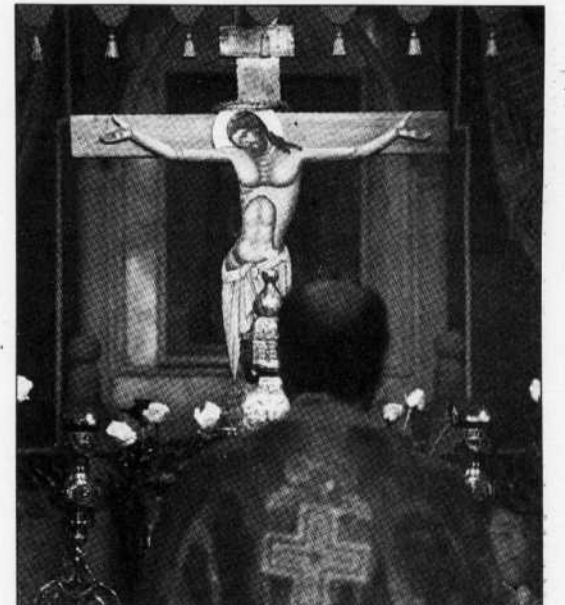
Les chrétiens libéraux, ou modernes, savent que le Jésus de l'histoire exige la foi pour devenir le Christ, mais ils maintiennent néanmoins que l'un est l'autre et que la vérité du christianisme, qui dit la grandeur de l'homme en disant celle de Dieu et vice versa, tient à cette réelle incarnation. Pour le dire mieux que moi, Péguy: «S'il s'était dérobé à la critique et à la controverse, s'il s'était soustrait à l'exégète, au critique, à l'historien, si son histoire avait été soustraite à l'historien, si sa mémoire n'était point entrée dans les conditions générales, dans les conditions organiques de la mémoire de l'homme, il n'eût point été un homme comme les autres. Et l'incarnation n'eût point été intégrale et loyale. Et il faut toujours en revenir là.»

louisco@sympatico.ca

L'EAU ET LE VIN

LE VRAI MESSAGE DES ÉVANGILES

Tom Harpur
Traduit de l'anglais par Claire Laberge
Boréal
Montréal, 2008, 318 pages



Christ en croix dans une église orthodoxe de Gaza.

LA MESURE
d'un
CONTINENT

CONFÉRENCE
DE DENIS VAUGEOIS
auteur du livre
La mesure d'un continent,
le samedi 12 avril de 14 à 16 heures

Réservations: 514 337-4088 poste 213
anne-pascale@librairie monet.com

Monet nous réinventons la librairie

Galleries Normandie - 2752, de Safaberry
Montréal, QC H3M 1L3 - 514 337-4083
www.LibrairieMonet.com

FÉLICITATIONS À
MADELEINE GAGNON

PRIX SPÉCIAL DU CONCOURS INTERNATIONAL
DE POÉSIE RONALD-GASPARIC 2008

Après GASTON MIRON (1997) et ANNE HÉBERT (1999), l'écrivaine MADELEINE GAGNON reçoit à son tour ce prix prestigieux pour la qualité de son œuvre poétique, son engagement à défendre la liberté d'expression sous toutes ses formes, sa foi en la dignité humaine et sa révolte contre toutes les iniquités de ce monde.

MADELEINE GAGNON
À l'ombre
des mots
Prix: 16,95 \$

l'HEXAGONE
Une compagnie de Québec Media

Romanichels

Louise Dupré
L'été funambule
nouvelles, 160 p., 23 \$

Entrer dans *L'été funambule*, c'est se glisser au cœur de l'intimité de femmes qui se cherchent et qui tentent de trouver le sentier qui mène à la sérénité. On lit ce recueil comme un secret bellement calligraphié.

XYZ éditeur

XYZ éditeur • 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 514-525-2170 • Télécopieur: 514-525-75-37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

ESSAIS

POLITIQUE

Entre espoir et désespoir : la cause du Tibet

GEORGES LEROUX

Malgré la vitrine offerte par les Jeux olympiques de Pékin, on peut se demander où les Tibétains peuvent encore trouver l'énergie de la révolte. Les fidèles du dalaï-lama au Tibet sont captifs du régime chinois et ceux de la diaspora, parce qu'ils ont accès à l'information, n'ont guère de raison d'attendre encore une libération. Et pourtant, cet espoir est vif, il se maintient au sein de groupes militants, tenus en éveil au cours des dernières décennies et qui attendaient peut-être cette ultime rencontre avec leur destin. Partout dans le monde, le soutien à cette cause demeure actif, mais la question demeure: y a-t-il des raisons d'espérer encore?

Claude B. Levinson connaît bien le Tibet, elle y a voyagé et vécu et ses livres font autorité. Dans une chronique qui a fait date (1949-1959 - *La Chine envahit le Tibet*, Ed. Complexe, 1995), elle a relaté le déroulement implacable d'une logique d'annexion qui a conduit à l'exil du dalaï-lama et n'a cessé depuis de montrer les conséquences de l'invasion sur la culture millénaire du royaume. Spécialiste du bouddhisme, elle connaît de l'intérieur les fondements spirituels du lamaïsme et, si elle évoque une situation de sursis, on ne peut que la croire quand on lit l'ensemble du témoignage qu'elle présente dans ses deux récents livres. On y trouvera une synthèse historique très informée et un constat implacable sur la situation actuelle.

Depuis l'invasion de 1951, le Tibet vit sous la domination chinoise. Le gouvernement en exil de son chef spirituel, le 14^e dalaï-lama, est établi dans la ville indienne de Dharamsala, où sont concentrés la majorité des réfugiés tibétains. Cette situation est celle d'une oppression croissante, à laquelle le dalaï-lama a



Des militaires chinois vérifient les papiers d'identité des passants dans les rues de Lhasa, au lendemain des récentes émeutes dans la capitale tibétaine.

choisi de répondre par une position de non-violence, en conformité avec ses convictions bouddhistes. Son choix de la voie médiane, fondé sur un accord avec Pékin, est-il encore tenable? Le dalaï-lama a annoncé qu'advenant son retour à Lhasa, il limiterait son rôle à des responsabilités spirituelles: quel serait alors l'avenir politique du Tibet? L'énigme pour l'Occidental est la suivante: cette attitude est-elle porteuse d'un réel espoir politique? Ou ne s'agit-il que d'une doctrine de consolation devant le destin inéluctable de la disparition?

Jusqu'à une date récente, le Tibet a été très peu visité. Claude B. Levinson rappelle les étapes marquantes des relations du royaume avec l'extérieur, des jésuites européens à Alexandra David Neel. Dans cette histoire, nous observons deux traits constants: le bouddhisme est l'élément central de la résistance et de l'identité et, d'autre part, le royaume nourrit depuis toujours l'imaginaire occidental de la liberté et de la perfection. Bref, nous sommes devant une forme de mythe très riche et ce n'est qu'au début du vingtième siècle que l'Occident commence à

comprendre que ce mythe recouvre un isolement d'une grande dureté.

La propagande chinoise entreprend justement de dénoncer ce mythe et invite les Occidentaux à s'en débarrasser: loin d'être un peuple spirituel et courageux, les Tibétains seraient un vestige arriéré de civilisation féodale, auquel la Chine rendrait le service de les libérer. De quoi? D'abord de leurs croyances absurdes, mais surtout de leur faiblesse économique, en leur apportant le soutien d'une main-d'œuvre qualifiée et de la technologie la plus avancée, com-

me ce train pneumatique qui relie désormais Pékin à Lhasa et apporte chaque jour son contingent de colons chinois. Lorsque déjà, en 1949, les troupes de Mao décident l'invasion du Tibet, le Grand Timonier parle de la «libération du Tibet». Ce discours n'a pas changé depuis.

De l'invasion aux impasses de la voie médiane

Depuis l'invasion, les efforts de conciliation du dalaï-lama en exil n'ont pas réussi à éviter les destructions et l'assimilation de la culture tibétaine. A quoi peuvent encore rêver les Tibétains? Ils rêvent certes de retrouver la liberté et de voir la résistance non violente n'a pu empêcher la sinisation forcée de leur culture, sur un territoire où ils sont en voie de devenir minoritaires, folklorisés et pressés dans un étouffement du conflit séculaire qui oppose la Chine et l'Inde, sur fond de McDonald's et de boîtes disco. A voir les images que Claude B. Levinson a réunies dans un nouvel ouvrage, on ne peut que comprendre le combat contre la destruction d'une langue et d'une civilisation multiséculaire, qui conduit inéluctablement à l'annihilation génocidaire d'un peuple. Les violations flagrantes des droits de la personne, l'épuration ethnique, la réduction de la population autochtone, tous ces dossiers sont amplement documentés, mais plus récemment les analystes occidentaux y ont ajouté des faits moins connus, comme l'exploitation des ressources naturelles et la pollution des réserves d'eau himalayennes.

Le dalaï-lama peut-il contenir la révolte des jeunes générations, qui entrent à présent dans une phase de désespoir? Son rôle peut-il demeurer spirituel si les conséquences politiques inéluctables sont la disparition? Que vaudra le Tibet si, une fois le lama décédé,

rien ne reste de sa tradition et de sa culture? Les Chinois le considèrent comme un chef séparatiste dangereux, qui se camoufle derrière un bouddhisme de façade; ils n'ont cessé de vouloir contrôler les institutions lamaïques, comme en témoigne leur intervention autour du Panchen Lama, mais jusqu'à maintenant ces institutions leur résistent. Le dalaï-lama accepte cependant sa finitude: le lamaïsme pourrait disparaître. Mais quel serait dès lors le fondement de la résistance tibétaine? Une assemblée démocratique est-elle pensable dans une société qui vit en symbiose avec son chef spirituel?

Notre nostalgie du Tibet pur et parfait est la caution que nous donnons au rêve du triomphe du bien dans le monde, elle se nourrit des images d'une culture millénaire, mais les pays occidentaux ne font pas grand-chose pour soutenir les Tibétains: les politiciens aiment le dalaï-lama parce qu'il est pacifique et rieur; s'il leur présentait des demandes politiques, ils le fréquenteraient moins. C'est ce que révèlent les troubles actuels, et les Jeux pourraient être l'occasion attendue de parler clair à la Chine.

Collaborateur du Devoir

TIBET, LA QUESTION QUI DÉRANGE

Claude B. Levinson
Albin Michel
Paris, 2008, 229 pages

TIBET D'OUBLI ET DE MÉMOIRE

Claude B. Levinson
Photographies de Tiziana
et Gianni Baldizzone
Avant-propos du dalaï-lama
Claude B. Levinson
Phébus
Paris, 2007, 160 pages

Pour touristes dans leur propre ville

JÉRÔME DELGADO

Un guide (un autre?) sur Montréal et son architecture. Place Ville-Marie, Habitat 67, Westmount Square et, oui, le stade. Nommez-les, les traits distinctifs de notre paysage urbain, ils sont tous cités. Mais pas seulement eux.

Les Port-Royal (tour à logements, rue Sherbrooke) et autres «maisons de ville en bordure du fleuve» (île des Sœurs), triplex, commerces, campus universitaires et même un hôpital (Maison-Neuve) y sont aussi. Au total: 119 haltes. Et plus, puisque ce guide, assez bien fait et agréable à consulter, s'arrête aussi dans les Laurentides.

Sur les traces du Montréal moderne et du domaine de l'Estérel au Québec jette un regard plutôt savant sur un demi-siècle d'architecture (1930-80), parlant au passage art public et aménagement (métro, pont de la Concorde, Jardin botanique). Les auteurs, architectes et historiens, proviennent de Docomomo, un organisme international tourné vers la sauvegarde du patrimoine.

Comme l'écrit France Vanlaethem, présidente de Docomomo Québec, l'intérêt de préserver le Montréal moderne prend son essor dans les années 80, après des «premières rénovations [réalisées] sans aucune considération pour [la] valeur historique et dans l'indifférence générale ou presque». On n'en est peut-être plus là. Le besoin de mieux faire connaître notre patrimoine, si. Le guide répond à ça.

«Sur les traces de...» est une collection belge, des Editions CIVA — Centre international pour la ville, l'architecture et le paysage.

En six chapitres, six «promenades», la quête montréalaise invite à faire un véritable tour de ville. À parcourir à pied ses quatre coins. Un septième chapitre nous pousse même en dehors de l'île, dans le trop méconnu «domaine de l'Estérel», un ensemble de villégiature sur le bord du lac Masson bâti en deux temps (années 1930, fin des années 1950). Sur les traces du Montréal moderne... a peut-être l'apparence d'un guide. Touffu comme il l'est, il prend des airs de petite bible. À l'usage de tous, y compris (surtout) les Montréalais.

Collaborateur du Devoir

SUR LES TRACES DU MONTRÉAL MODERNE ET DU DOMAINE DE L'ESTÉREL AU QUÉBEC
Éditions CIVA
Bruxelles, 2007, 218 pages

Agenda littéraire

Avril 2008

UNEQ

Union des écrivains et des écrivains québécois



JEUDI 10 AVRIL, 19 h 30
LAURÉATS ET FINALISTES

La Nouvelle
animée par VIOLAINE FOREST
avec les écrivains ESTHER CROFT,
ANDRÉ MAROIS et HÉLÈNE ROBITAILLE
et le musicien RICHARD LÉVEILLÉ



JEUDI 17 AVRIL, 19 h 30
DES MOTS DE YVES THÉRIAULT
Soirée exceptionnelle pour commémorer
le 25^e anniversaire du décès de YVES THÉRIAULT
avec l'écrivaine MARIE JOSÉ THÉRIAULT
et le musicien ROBERTO MEDILE

Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal
Sherbrooke
RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS
au 514 849-8540
www.uneq.qc.ca

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Conseil des Arts du Canada

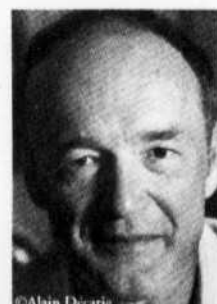
Canada Council for the Arts

«RENCONTRES LIBER»
Des livres et leurs auteurs

Pierre Bertrand
Martin Thibault
Paroles de l'intériorité



Dimanche 6 avril
de 14 h à 16 h
Librairie Raffin
6330, rue Saint-Hubert
ENTRÉE LIBRE
RSVP 514-274-2870



Les conseils de vos libraires indépendants

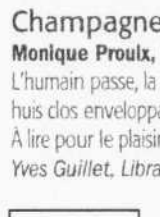
Les librairies indépendantes du Québec



On aurait dit juillet

Josée Bilodeau, Québec Amérique, coll. Littérature d'Amérique, 192 p., 19,95\$
Les petits chapitres de Josée Bilodeau nous font vibrer au rythme de la ville par une journée chaude de mai, sous un ciel lourd comme en juillet. Ces tranches de vie s'entrecroisent et se bousculent pour nous révéler les secrets et les drames d'une serveuse, d'un photographe, d'un adolescent et de la folle du quartier. Le dénouement de chaque histoire est toujours intéressant et souvent surprenant. Bonne lecture!

Mireille Leclerc, Librairie du Centre du Québec, Drummondville



Champagne

Monique Proulx, Boréal, 400 p., 27,95\$

L'humain passe, la nature, elle, est souveraine et éternelle. Monique Proulx nous le démontre ici, dans ce huis clos enveloppant, d'une sauvagerie qui modèle les êtres et détermine leur rapport au monde.

À lire pour le plaisir... et pour patienter en attendant les beaux jours!

Yves Guillet, Librairie Le Fureteur, Saint-Lambert



La Grande Tribu

Victor-Lévy Beaudeau, éd. Trois-Pistoles, 888 p., 39,95\$

Voici un "hénaurme" pavé lancé dans la trop tranquille mare de la littérature d'ici. *La Grande Tribu*, c'est notre histoire revisitée. V.-L.B. analyse l'« homo quebecensis » sous toutes ses coutures. Tout y passe. Son manque de grandeur, sa peur atavique et, bien sûr, la folie qui ne rôde jamais loin. Agrippez-vous aux bois de l'original éprouvable et parcourez avec lui cette « grotesquerie »! Un ouvrage attendu depuis 35 ans par les lecteurs du plus grand écrivain québécois.

Marc Messier, Librairie Lu-Lu, Mascouche

Tout m'accuse

Véronique Marcotte, Québec Amérique, 240 p., 22,95\$

De Bruxelles à Montréal, quatre personnages aux prises avec la culpabilité, les contradictions et la quête d'authenticité verront leur trajectoire se croiser et se répondre. Véronique Marcotte signe un roman polyphonique explorant les régions obscures de la psychologie humaine jusqu'à la mince frontière qui sépare l'être et le paraître, la transparence et l'opacité de l'être. Un roman fascinant qui dévoile la recherche d'absolu, la solitude, les souffrances intérieures, les renoncements nécessaires et, surtout, le besoin de réparation. Geneviève Désilets, Clément Morin, Trois-Rivières



Burquette

Francis Desharnais, Les 400 coups, coll. Strips, 84 p., 14,95\$

Avec *Burquette*, Francis Desharnais tape dans le mille. À l'ère des accommodements raisonnables, une telle bande dessinée a de quoi faire réagir! Dérision, humour et cynisme sont à l'honneur dans ces pages où un père déjanté oblige sa fille en pleine crise d'adolescence à porter la burqa afin de lui faire comprendre à quel point son monde flotte dans un trop-plein de superficialité. Un petit délice. Stéphanie Mailhot, Librairie Pantoute, Québec

Une présentation des librairies indépendantes suivantes:



Librairie du Centre du Québec



Librairie MORIN



Librairie Lu-Lu



Librairie LE FURETEUR



Librairie PANTOUTE

Les librairies indépendantes du Québec (les LIQ) publient:

le libraire

Bimestriel littéraire gratuit
et
www.lelibraire.org
Portail du livre au Québec

Visages de la biographie

Ils dévoilent les visages de la biographie? Enquête auprès des libraires

Max Gallo
Pierre Assouline
Micheline Lachance
Georges-Hébert Germain

Succès DE L'HEURE ET 20 IDÉES LECTURE
Portrait d'éditeur
Planète rebelle

Librairie d'un jour
Denys ArcandPatrimoine canadien
Canadian Heritage